

# Analystes du Monde, décrispez-vous...

(...ou arrêtez de vous prendre pour des Maîtres ?)

- Angoisse face au changement, mais des deux côtés
- Confusion entre sexe et genre, entre discours « analytique » et « de l'analyste »
- Existence et insistance ? Oui, le psychanalyste est excentrique, mais quand même...
- À trop se contempler le nombril on en oublie que c'est dans la *Kultur* que se situe le malaise
- Y a d'l'Un (au fond de mon cul...)

Pour avoir récemment été nommé un Trotski de la psychanalyse – que j'imagine devoir prendre comme un compliment – j'aimerais proposer une réflexion théorique autour du sens de « l'expérience psychanalyse » en général, mais particulièrement dans son acception « du côté de l'analyste ». En effet, chacun fournit des efforts immenses à souligner la spécificité de l'expérience psychanalytique et ses effets tout à fait singuliers sur les « sujets » engagés dans celle-ci.

Alors, oui, le premier « commandement » analytique, quasiment le seul en théorie, est d'être passé sur le divan soi-même avant d'en accueillir d'autres... C'est là une dimension particulière à notre discipline – dans le champ psy, car on imagine mal un prof de yoga faire autrement – et certainement essentielle au « bon » déroulement de n'importe quel travail ou cure analytique.

Mais il me semble primordial d'insister sur le fait que cette singularité doit impérativement se retrouver dans nos réflexions et élaborations théoriques si l'on souhaite rester en accord « critique » avec notre discipline et sa pratique, plus simplement, son éthique toute singulière. Et c'est bien à cet endroit que, trop souvent à mon sens, « les psychanalystes » retournent à une sorte de « péché originel » auquel ils pensent logiquement échapper dès qu'ils seraient analysés avec succès et de manière terminale, si je peux me permettre un *witz* autour de l'analyse terminable ou interminable et, évidemment, un stade avancé de maladie qui rongerait la discipline de l'intérieur.

J'imagine bien la violence des réactions que de tels propos peuvent susciter et à quel point il est important, dans l'intérêt de tous, d'éviter une telle « véhémence qui convient à n'importe quel militantisme [mais] ne va pas dans le sens de la concorde nécessaire à tout échange qui désirerait faire partage ». Alors, la question à cet endroit est peut-être, « d'accord, mais partage de quoi ? » ...

Que le lecteur se rassure, je ne compte pas rédiger ici un pamphlet « anti », bien au contraire. J'aimerais juste partir de ce point de polémique pour me permettre quelques réflexions générales que je tenterai de ramener à la théorie et à la praxis analytique, qui ne s'opposent nullement (contrairement à ce que l'on peut entendre régulièrement) mais bien au contraire, se complémentent nécessairement afin d'éviter nombre d'amalgames auxquels nous sommes (attention au retour de la doxa, ici la mienne) trop souvent confrontés.

Pour faire cela, je tenterai (paisiblement) de lier mes arguments par les quelques concepts repris dans l'argument de notre cartel de travail, notamment la notion d'Angoisse et la différence entre discours « de l'analyste » et discours « analytique », qui mènent trop souvent à des personnifications et des oublis, ou des choix souvent trop personnels, dans des choix « aller-retour » entre les développements freudiens et lacaniens. Je tenterai évidemment de ne pas tomber dans les mêmes écueils et d'assumer comme se peut « l'impossibilité » de cette tâche...

Aussi, afin de revenir de façon critique sur ces notions centrales dans l'argument à la base de notre réunion en cartel, il me semble important de revenir, d'une part, sur la notion de sujet, qu'il faut aborder avec la plus grande prudence dès lors que nous sommes immergés dans une civilisation de libération ou d'épanouissement subjectifs pour le moins douteux et que la notion est devenue centrale dans les discours médiatiques et politiques ou culturels de notre temps. D'autre part, cette interrogation autour de la place centrale devrait nous interpeller sur l'explosion des libertés individuelles qui marquent l'avènement de l'anthropocène et, le cas échéant, le refoulement ou la forclusion de la dimension collective de l'inconscient qui nous semble souvent mise de côté dans de nombreuses expressions lacaniennes de la pratique analytique. C'est sûr que l'émergence subjective comme « effet de structure » peut nous amener à penser très vite ou naturellement que la dimension collective est automatiquement prise en compte dans les rencontres symptomatiques auxquelles nous sommes confrontés, mais nous pensons que les choses ne sont pas si évidentes...

### La nécessité de l'Angoisse, et le risque nocif du refoulement de celle-ci côté analyste :

La Liberté n'existe pas plus que le Sujet. Ceux-ci se font et se défont en permanence dans la tension aller-retour entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé, découlant eux-mêmes d'un écart impossible à combler entre signifiants. La liberté toute relative qui en découle dans un calcul nécessairement « après-coup » ne pourra jamais servir d'exemple scientifique, donc non-contradictoire et répétable à l'infini, menant ainsi à une clinique simplement empirique ou pratique. Il nous faudra nécessairement prendre en compte, sans tenter de les effacer, les nécessaires contradictions à l'œuvre à l'intérieur de chacune des (dis-)solutions cliniques que l'on pense avoir trouvées. Ne pas certainement pas discréditer toute trouvaille ou résolution clinique ! Mais pas trop simplement l'attribuer côté analyste non plus. À cet endroit il nous semble éventuellement plus fertile d'imaginer l'efficacité du discours analytique dans une « mutation » de l'analyste dans un déplacement du côté de l'objet @ (dans sa forme vocale, la plus équivoque, la moins consistante ou incarnée) afin de permettre une rencontre entre inconscients dans la clinique, plutôt qu'une puissance consciente et sachante dans la présence de l'analyste ou sa maîtrise de l'inconscient du côté de l'analysant.

Ceci ne semble a priori pas vraiment nous rapprocher de l'Angoisse et de son rôle primordial ou constituant, tant dans la clinique que dans la théorie. Tentons donc un petit résumé qui, nous l'espérons, pourrait s'avérer utile pour la suite de nos élaborations autour de l'Un, du singulier et de l'éthique :

Le rôle de l'angoisse (débarrassons-nous ici de la majuscule qui ne sert qu'à en spécifier l'importance dans notre champ) est absolument central dans toute l'élaboration lacanienne autour de l'émergence subjective, ou la constitution moiïque, qui est une expression que nous préférons car il nous semble important – surtout par les temps qui courent – de rappeler qu'il n'y a qu'un Sujet, c'est celui de l'inconscient. Autrement, par souci de clarté, il sera nommé sujet barré, Moi, Ego Parlêtre etc... Le rôle de l'angoisse, donc, est particulièrement important dans la dynamique constitutive du Moi car c'est elle qui sert à la mise en place de tous les processus primordiaux à la construction du parlêtre au travers du mécanismes de refoulement, déni, forclusion ou inhibition, symptôme, angoisse (justement), permettant de constituer la vérité moiïque comme voile d'un trauma initial. C'est donc – pour faire court – non pas une liberté primordiale qui aurait été empêchée ou aurait disparue et qu'il s'agirait de retrouver mais bien un ensemble de mécanismes de défense qui permettent à l'être de s'inscrire dans le monde par le langage.

C'est là que nous trouvons plutôt troublant qu'un certain discours analytique, particulièrement lorsqu'il se voudrait plus clinique que théorique, pense pouvoir situer l'angoisse sans hésitation et uniquement du côté de l'analysant. C'est un peu comme une réaction trop simplement « contre »-transférentielle...

Évidemment que l'expérience analytique est là pour nous apprendre à se dépatouiller avec nos propres symptômes et qu'après une analyse il ne paraît pas absurde d'imaginer qu'un certain rapport à l'angoisse aura été déplacé et au moins pris en compte plutôt que simplement refoulé, dénié ou forclus. Mais ça n'exclut avant tout à aucun moment un retour de celle-ci et c'est pourquoi généralement la pratique analytique ne va pas sans son lot de contrôles, mais, et de façon plus centrale ça n'exclut pas non plus que les mêmes mécanismes d'angoisse fassent retour à de nouveaux endroits dans des lieux et endroits jamais considérés ou ressentis précédemment. Personne n'est jamais à l'abri d'une certaine angoisse vu qu'elle est constitutive de nos mécanismes « normaux » de fonctionnement et c'est là qu'il nous paraît top facile de ne plus y penser à notre propre endroit lorsque nous abordons la clinique de manière trop théorique. À cet endroit ce n'est donc pas ou plus, comme on l'observe trop souvent, une opposition entre théorie et pratique que l'on doit prendre en compte mais leur brassage permanent ! C'est peut-être là également qu'on oublie trop vite la dimension collective de l'inscription inconsciente dans nos vies ou notre perception ou construction de la réalité ?

#### Y a d'l'Un (au fond de mon cul) ...

Avant tout et afin d'éviter toute mécompréhension excessive, j'aimerais tenter de justifier ce titre, non pas au nom de la vulgarité qu'il exprime, mais plutôt comme métaphore et métonymie de l'idée d'une *Kultur* contemporaine et son contraire. Lorsque nous nous réunissons entre analystes, on entend souvent – et très justement – des trucs du genre « Oh, à cet endroit il y a une statue de Michelangelo dont la beauté n'a aucun équivalent » ou « Rien ne vaut la période de transition entre le Haut-Médiéval et le Baroque car, tatata, tatata... ». Tout cela est joli et certainement vrai ! Cependant, afin d'exprimer le *malaise dans la civilisation* de façon contemporaine et l'idée de contre-culture qu'on pourrait lui assigner comme symptôme ou réaction symptomatique, j'aimerais vous inviter à tenter de considérer cette dystopie, en acceptant la différence « brute » d'une contre-culture et les oppositions mentionnées précédemment, expression d'une esthétique teintée de nostalgie (du coup « pro ») face à une Beauté passée. Hier c'était le classique, aujourd'hui c'est le rap (par exemple) :

Le monde est enfin unifié, face aux contradictions des traditions précédentes, la lacanie a triomphé et nous n'avons plus besoin de nous poser la question de savoir quel serait le meilleur système parmi les propositions concurrentes précédemment. Oui, ce n'est pas parfait, mais c'est le meilleur des moins bons systèmes... Dans ce climat (hautement contemporain) de domination idéologique et dans le nécessaire déni de certaines contradictions « internes » apparaissant à l'avènement de chaque système se refermant sur lui-même – ou, plus simplement, à la disparition de l'Autre du système – le langage a tendance à perdre sa richesse et son équivocité, finissant par exprimer sans forcément s'en rendre compte, les idées d'une minorité privilégiée, sachante, face à une horde primitive d'ignorants qu'il ne resterait plus qu'à éduquer ou convertir. Dans un tel contexte chacun imaginera assez facilement les tensions liées à des replis identitaires faces aux différents effets d'in- ou d'exclusion, mais souvent en oubliant que l'invention, l'imagination créative, le déplacement des

savoirs et usages dominants, peut également se faire en résistance et à l'intérieur des groupes les plus marginaux ou exclus.

Ce que je tente donc de dire ici est qu'il n'y a pas une Bonne ou une Belle manière de s'approprier les déplacements métaphoriques et métonymiques de pratiques ou théories qui se refermeraient sur leurs lauriers ; et c'est en effet plus difficile à regarder lorsqu'une certaine dimension esthétique ne correspond pas à la norme dominante, voire à sa subversion, mais n'est-ce pas précisément ainsi qu'il faut appréhender le célèbre « retour à Freud » lui-même, par exemple face à l'écueil de l'identification au Moi « fort », aseptisé ou désinfecté, de l'analyste ? Évidemment que Lacan n'est pas le premier rappeur du XX<sup>ème</sup> siècle mais la dimension de contestation au travers de laquelle sa pensée a émergé et s'est imposée ne doit pas être oblitérée par l'un ou l'autre excès *inconscient* de bons sentiments ou de « concorde nécessaire » au bon fonctionnement de notre discipline et des associations s'en revendiquant. Pourquoi, dès lors, ne pas considérer Lacan lui-même comme une expression contre-culturelle, une réaction à un certain malaise qui s'emparait de l'ensemble de la société dans laquelle il arrivait si bien à percevoir et soulever les contradictions. Il n'y a qu'à se rappeler de sa mise en garde face aux libérations estudiantines de Mai '68 : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez ».

C'est dans cet esprit que je vous invite notamment à découvrir un poète urbain, un rappeur contemporain issu de la contre-culture et de l'immigration nommé Kery James via « Marianne » (<https://www.youtube.com/watch?v=0YWaNL4KTS4>) – à regarder jusqu'au bout. Certes, la forme ne conviendra pas à chacun. Cependant, personne n'en contestera le résultat en fin de vidéo.

À trop souvent exiger de « bien penser » dans un esprit et une cohésion trop (artificiellement) politiquement correct, on reproduit *inconsciemment* des effets négatifs auxquels on tente *consciemment* d'échapper. Il faut absolument réapprendre à penser ensemble et avec nos différences, avec les outils équivoques à notre disposition et dans une dynamique aller-retour entre logique masculine et féminine propres à un non-rapport sexuel afin de ne pas céder aux logiques qu'on croit trop simplement dénoncer ou contourner...

C'est là que j'en terminerai par une « contre-vignette », non pas le cas clinique amené par un psychanalyste mais, à l'inverse, le cas de l'analyste lui-même face à son propre discours clinique :

Un analyste de la société analytique de Dublin (en Irlande) est venu nous donner un séminaire sur l'addiction la semaine dernière. Ce séminaire était donné à la suite de la présentation de son livre il y a presque quatre ans sur le même thème.

À cette époque – et c'est de là que vient le titre polémique de cette dernière partie – j'étais interpellé par son expression plutôt particulière de ce qu'il tentait d'illustrer via des relations d'objet dans leur rapport au corps. C'est important de signaler que je ne conteste pas ses résultats cliniques qui dans l'ensemble m'ont paru non seulement assez efficaces mais également plutôt justes. Simplement, pas forcément au bon endroit, moins encore à l'égard de la théorie !

Bref, outre sa manière de définir l'objet – dans ce cas la drogue, l'objet de l'addiction – de manière trop univoque, l'analyste/auteur revenait à de multiples occasions avec l'expression « Y a d'l'Un » qui lui semblait particulièrement pertinente pour exprimer l'attachement à la source de l'addiction. Lorsque je lui demandais, il y a quatre ans, pourquoi « Y a d'l'Un » à cet endroit ou avec une telle présence dans le texte, il me répondit avec une désinvolture un peu gênée que c'est ce qui lui semblait intéressant conceptuellement à cet endroit. Je ne dois, je l'espère, pas vous dire à quel point je trouvais cette « explication » douteuse...

Quatre ans plus tard donc, et hors présentation du bouquin, Monsieur l'analyste revint nous donner cours sur l'addiction et l'attachement irrationnel à l'objet drogue. Le cas clinique resta le même, une analyse de dix ou onze ans qui tourna autour de l'enfermement de l'analysant face à l'usage (scopique) immodéré de films pornographiques dont il n'arrivait pas à se défaire, malgré ses efforts et sa volonté. Là, je fais court, intervint non seulement la relation de l'analysant à sa mère comme premier objet de satisfaction, mais le fameux « Un » que l'analyste situait cette fois avec fermeté et certitude du côté du Réel du corps, comme Un primordial, rendant la relation à la pornographie très complexe et naturellement difficile à y renoncer... Il me semble important de rajouter ici que l'analyste en question se targuait anecdotiquement, de manière vaguement métaphorique, d'avoir éprouvé la difficulté d'une analyse entre Paris et Dublin, évidemment auprès d'un certain JAM (pour les copains). C'est là aussi qu'il arriva – contrairement à quatre années auparavant – à situer l'importance du « Y a d'Un » car entre-temps « c'est JAM qui l'a dit dans l'un de ses séminaires » !

Avant que je ne l'oublie, il est donc important ici d'insister à nouveau sur le fait que des analystes ou thérapeutes peuvent faire du « bon » travail clinique sur de très mauvaises bases théoriques. Mais revenons à nos moutons :

L'analyste dans ce cas lie donc l'objet de l'addiction, la pornographie, à une sensation « primordiale », expression d'une Unité première dans le corps et hors du langage, qu'il liera ainsi à une dimension Réelle – du coup absolument pas impossible, mais particulièrement tangible – à la base de l'inscription dans l'inconscient du sujet de l'addiction. Un objet/sensation originel et véritablement perdu, servant d'exception (si si !) à la logique du langage mis en place par la suite par l'intermédiaire d'une rencontre avec l'amour de la mère...

Non seulement le Réel n'est absolument plus conçu comme « impossible », mais le sujet ou l'Ego n'est plus le fruit d'une division à l'œuvre mais de la perte d'une unité primordiale de son propre côté, plus du côté d'une unité primordiale avec la mère dans un état d'*hilflosigkeit* (détresse mêlée d'impuissance) et pris comme objet de jouissance du côté de la mère, avant une séparation mettant en route la dynamique d'une constitution subjective dans un mécanisme de refoulement primordial et au travers du langage...

L'Unité ne sert plus de voile à un traumatisme initial ou de Vérité comme semblant, mais comme exemple réel d'un objet-corps dont l'unité primordiale et hors langage serait perdu à jamais. Là, l'auteur se permet alors d'embrayer sur une « nouvelle » (ou plus récente) conception de l'inconscient, ou plutôt son redoublement, au travers de l'opposition entre un inconscient « réel » indéchiffrable du côté de la jouissance et un inconscient « symbolique » du côté de l'interprétation...

Au-delà de ça, et de façon encore plus problématique, l'Un primordial sert ici d'exemple (encore) ou de paradigme de la « singularité » perdue, propre à chaque sujet/individu. Cette notion de singularité permet à monsieur l'analyste/auteur de paraître éminemment lacanien (mmmmh) mais sans pouvoir expliquer quoique ce soit de cette acception, sinon qu'elle dépasse l'unité particulière ET universelle « par la négative ». C'est juste un « parce que ce n'est pas ça ni ça ! » éminemment problématique. De façon plus élaborée et complexe, éthique également, la dimension singulière que Lacan développe notamment au travers de Kant, est un redoublement « aller-retour + » du particulier à l'universel, puis retour au particulier avec un supplément universel (à nouveau pour faire court), pour établir ce que Kant va nommer « morale », ce que Lacan nommera « éthique » dans un rapport à cette singularité. La notion ne prend donc plus la forme d'un ni-ni mais plutôt d'un et-et, un ou-ou, un et-ou, et un ou-et, en même temps. Ce ne sont que ce type d'élaborations un peu biscornues qui nous permettent de réfléchir avec des formules telles que « 1+1+@ » ...

De plus, lorsque j'entends la manière dont la dimension scopique mise en avant par l'analyste lui-même dans sa manière de relater l'expérience de son analysant regardant sa mère dans la petite enfance, je ne peux m'empêcher de me dire que l'interprétation dont l'analyste s'est servi dans son travail aura véritablement pu produire des effets positifs dans la cure, ce n'est peut-être pas grâce à la justesse de ses interprétations mais peut-être plus simplement à sa présence et ses efforts à soutenir l'analysant dans sa rencontre avec son symptôme. Je n'ai pas le temps de développer ici, mais avec le matériel amené par l'analyste, particulièrement dans sa dimension scopique, je ne peux m'empêcher de me dire que l'excitation ressentie au contact de sa mère pendant sa tendre enfance aurait conduit à une érotisation plus tardive à laquelle l'analysant n'arrivait pas à se soustraire, trouvant une alternative dans la satisfaction toute aussi scopique à regarder de la pornographie. Pour faire court, il souffrait de ne pas pouvoir se débarrasser de l'envie de baiser sa mère ! Et c'est là où je voudrais en terminer avec ce contre-exemple. Dans les deux cas, l'interprétation vaut ce qu'elle vaut mais ce n'est pas la vérité de celle-ci qui nous permettra d'aborder de manière plus fructueuse le prochain « cas » auquel nous serons confrontés ! Pour reprendre l'expression de Sihem, il serait dommage que nous arrêtions de croire que nous « vendons du vent aux voiliers » ...